

STEFANO BENNI

La Trace de l'ange

roman traduit de l'italien par
Marguerite Pozzoli

ACTES SUD

*Dieu est parfait, et donc, il ne peut pas
s'améliorer ; les hommes, si.*

*La seule joie est celle des rescapés ; le seul
geste à la fois humain et divin est la
guérison.*

PREMIÈRE PARTIE

NOËL 1955

Le seul moyen de ne pas craindre la mort, c'est de ne pas y penser et de ne pas y croire. De lui tourner le dos même si elle est partout, même s'il est impossible de tourner le dos à ce qui est partout. Peut-on tourner le dos au désert? Un des mystères de la mort est justement cette folie qui est la nôtre : essayer de ne pas la craindre.

À huit ans, le petit Morphée ne croyait pas à la mort, c'était un sujet réservé aux adultes ; il les rendait bavards et confus, ils ne l'aimaient pas mais ils en parlaient sans cesse, de manière obsessionnelle, comme d'un être vivant disparu. Peut-être odieux, insignifiant, maléfique, mais qu'ils avaient côtoyé.

C'est ainsi que Morphée vivait l'âge merveilleux de l'enfance sans la mort, où la mort est cachée, silencieuse et invisible. Elle est cachée, comme le crâne sous la peau du visage, elle peut

être un chat écrasé sur une route, un steak ridicule. Mais sur le crâne, le ricanement reste identique au cours des siècles, dans les cercueils, les ossuaires, les fosses communes. Des dents, des dents qui vivent plus longtemps que nos beaux yeux ou que notre voix enchanteresse. Dès que la mort au sourire indestructible te parle et te touche l'épaule, l'enfance est finie.

C'était l'année... mais qu'importe la date? C'était un vieux Noël du paléozoïque pré-informatique, avec des sapins qui n'étaient pas encore des victimes écologiques, et il neigeait comme dans les westerns d'autrefois. Il neige aussi de nos jours, mais sans style, et ça fait tout de suite la une des journaux télévisés au lieu d'être le signe d'un changement de saison. Morphée passait ce jour heureux dans la maison de ses grands-parents, cadre de ces festivités depuis des années : une petite villa sur une colline, parmi les peupliers et les cyprès, un refuge douillet où l'eau et l'électricité, et par conséquent les radiateurs et les ampoules électriques, n'étaient arrivées que cette année-là. Le premier Noël stupéfiant pour Morphée, sans lampe à pétrole et sans qu'il y ait besoin d'un âtre. Mais dans la cheminée, le feu était allumé, comme le veut la tradition, et il y avait les bougies, sœurs franciscaines, au lieu des ampoules mondaines.

J'aime la lumière des bougies, se disait l'enfant, assis sous une fenêtre qui encadrait un paysage de neige et de collines, tout en grignotant des noisettes et des figues sèches, et en respirant l'odeur sylvestre de l'arbre de Noël, vert parapluie du gel, totem païen des aborigènes occidentaux. Il respirait l'odeur des aiguilles de sapin et des bougies, ruisselantes de gouttelettes de neige chaude. Tout en fracassant des sarcophages arachidiéens, il regardait les pères Noël en chocolat, cadavres sucrés pendus aux branches, les guirlandes argentées et les éclairages diversement intermittents, prodiges de modernité. Et aussi les boules, précieuses comme des bijoux, choisies chaque année, par deux, sur le petit marché de la foire de Sainte-Lucie ; et, surmontant le tout, l'embout, aussi resplendissant qu'un sceptre, qui représentait un ange en argent, aux ailes déployées.

Il regardait, au pied de l'arbre, les cadeaux, qui étaient le dixième de ceux d'aujourd'hui et dont quatre-vingt-dix pour cent n'étaient pas inutiles, comme des mots d'amour jetés au rebut. Et, déjà un peu somnolent, il tentait de deviner lequel de ces paquets contenait, outre le nougat rituel, son cadeau à lui : les petits soldats démontables Swoppet, marque rare, cadeau de prix, tels que ne le furent jamais Gormiti, Winx ou autres Pokemon.

Combien en recevrait-il ? Peut-être trois, peut-être quatre, le tireur couché, l'Indien menaçant menacé d'extinction, le pistolero noir en pose photographique, ou, qui sait, un magnifique guerrier apache à cheval.

Il regardait sa sœur s'empiffrer de nougat, avec son appareil dentaire qui cliquetait comme un mécanisme guerrier.

Son grand-père, bouffi par un trio de tortelinis qu'il suçotait, lent et implacable, avec son unique dent, alors que tout le monde en était aux fruits. Sa mère, visage maigre et ictérique aux pommettes saillantes, sèche et dolente, comme si la faim endurée pendant la guerre ne l'avait jamais quittée.

Son père Job, assis devant la cheminée, occupé à fumer des Nazionali* flasques, jusqu'au dernier résidu de mégot.

Lui, oui, il était de ceux qui pensent toujours à la mort.

Dans son bataillon de vrais petits soldats, la moitié étaient morts ; il les connaissait tous, et en toussant, il répétait : cher Morphée, tu en as de la chance, toi qui ne feras pas la guerre,

* Cigarettes bon marché de l'époque, contenant du tabac noir de qualité médiocre.

tu ne sais pas combien de saloperies te seront épargnées, et il parlait des trous dans les ventres, et des soubresauts d'un Allemand pendu à un arbre.

Et Morphée imaginait le Boche, oscillant comme le père Noël en chocolat suspendu au sapin.

Grand-mère Adèle, vétuste tortue dont le châte embaumait la naphtaline, assise dans son fauteuil roulant, regardait tout le monde avec haine et bienveillance.

Elle était deux personnes en une : un minotaure centenaire, la moitié supérieure gentille et la moitié inférieure méchante, clouée au fauteuil roulant.

Et la maman de Morphée déclara : à présent, une surprise, oncle Poupon nous a envoyé le gâteau : la *cicerchiata** des Abruzzes. La barbe, pensa tout le monde, à l'unisson.

Mais la surprise ne fut pas celle-là.

Elle fut amère, brusque, aussi inattendue qu'une bourrasque de neige glacée.

Ce fut commère la mort qui bondit dans la pièce et s'arracha la peau du crâne, sautant sur Morphée pendant sa nuit la plus heureuse.

* Gâteau constitué de petites boules de pâte frites, en forme de couronne, agrémenté de fruits confits et de dragées.

Morphée était assis sous la fenêtre enneigée, où l'attendait un destin funeste. Car le destin ne connaît ni jours ouvrables ni jours fériés ni vacances de Noël.

Une persienne aussi lourde qu'un cercueil, fixée au mur depuis de longues années, décida qu'elle en avait assez de la vie ; elle se détacha et frappa Morphée en pleine tête. Un coup terrible, un hurlement dans toute la maison, et l'enfant s'évanouit.

Quel souvenir te reste-t-il de tout cela, Morphée ?

Le plafond de l'ambulance, un infirmier qui riait et disait : ce n'est pas un pétard de la Saint-Sylvestre, ce gamin a le crâne défoncé, puis le hurlement de la sirène, le gyrophare jaune, les cahots du véhicule qui se dirigeait vers une grande porte sur laquelle était écrit Urgences. Mais ce n'était pas encore la mort. C'était un pays étranger, un chuchotis de fantômes, une stupeur douloureuse, et Morphée perdit de nouveau connaissance dans des vapeurs d'alcool, le visage en sang.

Puis l'oubli, à la fois bref et très long.

Morphée se réveilla plusieurs heures plus tard sur un lit d'hôpital, dans une chambre double avec vue sur un mur. Près de lui, sur la table de chevet, un verre de sirop de cédrat à l'eau, et les soldats de plomb. Aucun à cheval, malheureusement.

La bouche sèche, il demanda : qu'est-ce qui s'est passé ? Et sa maman, fatiguée, et son papa qui fumait malgré l'interdiction lui racontèrent tout et lui dirent : tu as failli y rester, commotion cérébrale. Et à côté d'eux était assise la mort, la bouche pleine de Nazionali, cent mégots de cigarette.

Après cette fatale nuit de Noël, Morphée découvrit beaucoup de choses.

Avant tout, l'existence des plafonds, un ciel de plafonds occupe le monde et masque le soleil, un monde plein de dessins, de taches, d'histoires et de personnages tête en bas.

Il apprit aussi toute la gamme des bruits que produisent les gens pendant leur sommeil – discours, ronflements, plaintes et gémissements. Il apprit que le monde se divise en deux catégories : ceux qui dorment bien et ceux qui n'arrivent pas à dormir.

Son voisin de lit, par exemple, ne dormait jamais. Il restait toute la nuit à la fenêtre, et le matin, il disait : quelle veine tu as, petit, toi, tu fermes les yeux et tu t'endors. Moi, chaque nuit, j'ai peur d'aller me coucher. L'année suivante, il s'endormit pour toujours, d'une tumeur au cerveau. Il avait un beau visage cuivré, de pêcheur. Il disait : je suis devenu pêcheur parce qu'on se lève à quatre heures du matin, c'est comme un horaire de travail.